

*Devant les précaires perspectives
d'alchimie du dieu détruit,
inaccompli dans l'expérience,
je vous regarde,
formes douées de vie, choses inouïes,
choses quelconques,
et j'interroge : Commandement interne?
Sommeation du dehors?*

René Char

Dans l'atelier de Gorbio, suspendu quelque part un peu hors du monde, entre la Vallée des Merveilles et celle d'un fleuve sacré de l'Inde, dans cette lumière d'ambre que seul le Midi offre au soir, Janine Mongillat pose au pied du mur quelques-unes de ses œuvres dernières venues, comme autant de questions: "Ce qui me trouble, ce que je ne sais pas, c'est si ce que je propose est une figuration, une interprétation, ou quelque chose de complètement en dehors". En un tournant majeur de son œuvre, amorcé voici trois ans, la voici confrontée, et comme surprise de l'être, à la très éternelle, très lancinante et sans doute assez spacieuse opposition entre l'abstrait et le figuratif. Mais au moment où elle me dit cela et où je découvre les sonates visuelles qu'elle aligne devant mes yeux, je songe qu'une frontière, bien plus radicale et infranchissable que celle-ci, répartit les artistes entre ceux qui savent ce qu'ils cherchent, et ceux qui ne le savent point, et donc, cherchant ce qu'ils savent, trouvent ce qu'ils ignoraient.

Comme il y a deux sortes de voyageurs; ceux qui savent où ils vont et ceux qui se soucient plus du chemin que de la destination. Ici comme là, mon inclination se porte vers ceux de la deuxième catégorie, à laquelle appartient totalement cette artiste.

Rêvons donc ce voyage, essayons.

Dans l'Orient des contes et des songes, mais aussi dans celui, bien réel, des venelles tortueuses qui surprennent la marche, de Fez à Bénarès, les occasions

sont nombreuses de croiser des êtres incroyables, devins, fakirs, thaumaturges, clochards célestes, fous en loques racontant des histoires plus rapiécées qu'eux-mêmes. L'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun nous en propose l'un des plus beaux portraits dans son livre *La prière de l'absent* :

"Mendicante, elle allait de quartier en quartier, sombrant souvent dans un délire de mots incompréhensibles, qui n'étaient ni du berbère ni de l'arabe. Elle donnait l'impression d'avoir perdu la mémoire en même temps que tous ses biens et ses proches. Elle marchait hagarde à la dérive recherchant les bribes d'une vie échappée à ses rêves. Elle portait une djellaba sur laquelle elle avait cousu pas moins de quinze poches devant correspondre chacune à une case d'espérance ou d'ironie : la poche bleue était l'enfant qu'elle prétendait avoir eu et qui reviendrait un jour sur un cheval pour la délivrer de la solitude; la blanche était faite pour cacher la clé du paradis (...). La poche verte était celle du voyage vers l'horizon lointain; (...) la poche grise cousue sur le capuchon désignait les sables du désert dont elle avait entendu parler par un commerçant de perles (...) la poche beige était fermée, elle prétendait y avoir enfermé la Sagesse et le Silence (c'était la poche intouchable, fermée définitivement sur un talisman ramassé par terre près du tombeau d'un marabout); la poche vert pâle était ouverte sur la vérité, mais restait vide; la poche aux plusieurs couleurs était un fourre-tout du rêve, elle y mettait toutes ses attentes et n'en parlait jamais".

C'est exactement sous cette forme de petites pochettes talismaniques, emplies de souvenirs secrets, d'insaisissables rêves, qu'apparaissent les premiers sachets de thé dans le travail de Janine Mongillat, intégrés dans une œuvre sauvage, singulière, globalement vouée à l'exploration d'une archéologie personnelle, à une célébration des rites intimes de la mémoire ou à ceux, plus amples, des fantasmes cosmiques.



Ils sont là, ces sachets, aux côtés d'autres reliques sauvées des greniers et de leurs déménagements, simplement parce qu'ils sont fermés, et sur quelque chose qui, très littéralement, a passé. Ils sont là pour dire la part irracontable, trop inaccessible, trop enfouie, trop passée ou, parfois, au contraire, trop vive, d'une vie hantée par les formes de l'inoublié. C'est ainsi que commencèrent les choses.

Puis, assez vite, les sachets de thé allaient conquérir leur autonomie. Ils allaient suffire. Suffire pour tout dire, tout montrer, mais plus encore tout sceller et receler.

Ils devenaient matière première et dernière, unité de ton et de mesure, unité d'action et de temps; ils se faisaient la pierre pour le mur, l'écaille pour la carapace, la lettre pour la page. Agglomérés en appareils réguliers, ils constituèrent d'abord des sculptures singulières, des structures plutôt, évoquant pierres d'autels, stèles érigées pour invoquer telle déité protectrice ou redoutable, en tout cas dressées face à l'énigme, et comme tentant à la fois d'en honorer et d'en affronter l'opacité.

Et vint quand même la tentation d'interroger, de tenter de savoir ce qu'ils avaient dans le ventre, ces petits sacs à malices, ces petites bourses de magicienne.

Pour ce faire, les sachets disparurent physiquement. N'en restaient plus que les fossiles, les vestiges, les traces. Ne restaient plus que les moyens employés pour en mieux voir les contenus et tenter d'en deviner la nature et le sens. Ne restaient plus que leurs empreintes, sérialelement alignées sur une feuille ou une toile, ainsi qu'un texte psalmodié, un rythme obsédant, un palimpseste aux infinis déchiffrements possibles.

Les sachets devenaient à la fois la touche, le pinceau, et la matière de toute une série d'œuvres obsédées d'en percer le mystère, de découvrir de quelles

reliques ils sont les reliquaires. Ces empreintes apparaissent alors comme autant de radiographies dans la transparence desquelles on peut apercevoir le mouvement discret des chrysalides avant la métamorphose, ou bien le miracle d'Arnaravâti qui vit le Bouddha multiplier à l'infini son image de gloire, ou les glyphes d'une écriture sacrée, porteuse d'une révélation aussi essentielle qu'inaccessible à jamais, ou encore même, pour l'une d'entre elle, le spectral visage du Saint-Suaire.

Il y en a qui lisent l'avenir dans le marc de café; Janine Mongillat scrute quant à elle les figures de son passé, et toutes celles des autres histoires de tous les mondes, dans les empreintes aléatoires et jamais identiques de sachets de thé tous semblables.

Enfin, dans les œuvres les plus récentes, mais aussi les plus profondément spirituelles, il semble que la préoccupation d'interroger s'estompe elle-même, laissant le secret au silence et le mystère à une lumière bien plus importante que lui. Comme si la radiographie, ou l'empreinte, était surexposée, livrée à de plus en plus de vide et de blancheur. La question de rechercher le souvenir de ses vies antérieures ne se pose plus lorsque surviennent la sérénité et l'éblouissement.

Contre le mur de l'atelier, l'artiste posa une dernière œuvre. Sa couleur dominante, entre la turquoise et l'émeraude, ses empreintes, moins régulièrement alignées, me plongèrent en un long silence.

Je songeais aux somptueuses façades des mosquées de Samarkande, palies et abrasées par l'éternité des vents du désert, noyées dans la lumière tremblante de la haute chaleur.

Et à la paix comblée du voyageur lorsqu'il arrive à l'oasis.

Gérard Barrière

Paris, le 26 septembre 1997